

préfère camper devant lui la *devatâ* de Kapilavastu : et la déesse affligée ne le laisse pas s'éloigner sans lui adresser les plus touchants adieux. Il n'y a rien que de très normal dans cet accord des monuments et des textes ; mais il est permis cette fois de se demander si ce n'est pas l'art qui a suggéré à la littérature l'idée d'incarner ainsi, dans la personne d'une femme, une cité dont le nom n'est nullement féminin en sanskrit. Cette évocation, à la mode de Lucain, de l'image éplorée de la ville maternelle est parfaitement à sa place dans la *Pharsale*, sous la plume d'un poète latin, nourri dès l'enfance au milieu de ces conceptions et surtout de ces images : elle est inattendue chez l'auteur indien de ce passage du *Lalita-vistara*. Assurément

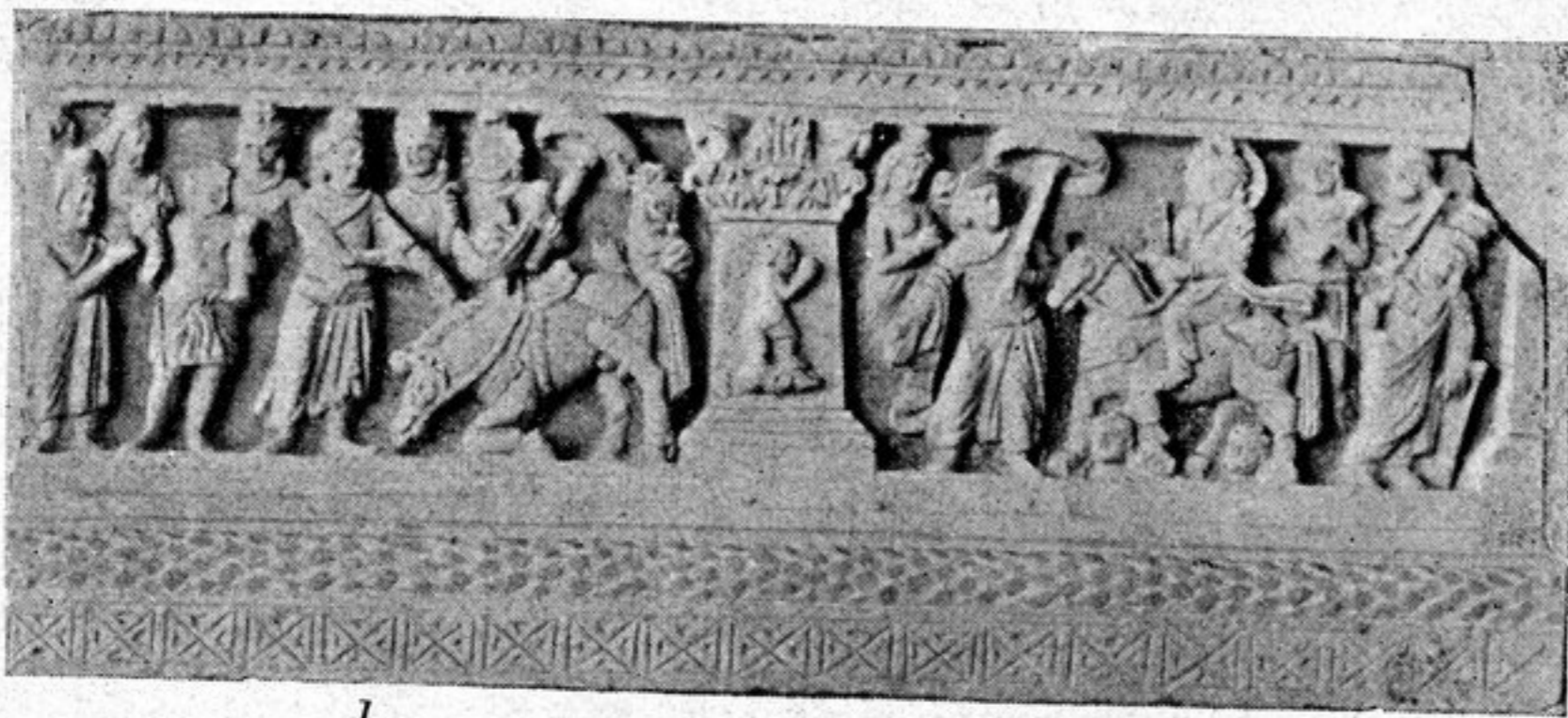


FIG. 184. — a. LE DÉPART; b. LES ADIEUX.

Musée de Calcutta. Provenant de Loryân-Tangai. Hauteur : 0 m. 22.

D'après une photogr. de M. A.-E. CADDY, au Musée. Cf. fig. 160 et 71.

la notion de la *nagara-devatâ* n'a rien en soi de répugnant ni même d'étranger à l'esprit de l'Inde, et c'est ce qui explique justement qu'elle soit si bien entrée dans ses usages et reparaisse à l'occasion dans la littérature postérieure. Mais, de la concevoir à l'évoquer, il y a un pas de plus à franchir. L'imagination indienne n'a pas naturellement ce tour plastique, et nous inclinerions à penser qu'elle y a été aidée dans la circonstance par les créations des artistes indo-grecs.

LES ADIEUX DE KANṬHAKA ET DE CHANḌAKA. — Les textes et les monuments continuent à s'entendre pour rattacher à l'*abhiniṣkramaṇa*, dans un ordre aussi logique qu'il est consacré, les trois ou quatre